MICHEL GRISOLIA

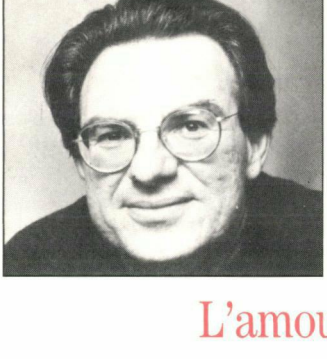
L'amour noir

Roman

Flammarion

Extrait de la publication

MICHEL GRISOLIA



Michel Grisolia, né à Nice en 1948, est romancier, scénariste et auteur de chansons. Il collabore à la rubrique Livres *de* L'Express *ainsi qu'à* L'Evénement du Jeudi.

L'amour noir

Antoine Louvier a vingt ans lorsqu'il tue, sans préméditation, sa jeune épouse américaine qui le trompe. A sa sortie de prison, il revient à Nice où il est né. Embauché dans un hôtel, il y fait la connaissance d'une femme mystérieuse, Dominique.

Entre eux, c'est l'amour passion, exigeant, absolu et interdit. Les relations ne sont pas permises entre la clientèle et le personnel. Ils s'aimeront donc comme des clandestins, comme des coupables, ce qui n'est pas pour Antoine la meilleure façon de devenir, selon ses vœux, un homme comme les autres, un conformiste. Mais les gens auxquels ils voudraient ressembler n'ont pas le passé d'Antoine et de Dominique, probablement responsable, elle, d'une autre mort.

A travers une Nice nocturne où tout se transforme en menace, le couple entame sa descente aux enfers. Pour des êtres marqués par la tragédie, l'amour est toujours noir.

Photo : Philippe Simon
Olympe/Flammarion

9 782080 664549 FF 6454-90-II

95,00FF

GROU-RADENEZ & JOLY - PARIS 6

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'AMOUR NOIR

Extrait de la publication

Ouvrages du même auteur

aux éditions Lattès

Romans :

L'Inspecteur de la mer (au cinéma : Flic ou Voyou) – Prix Mystère de la critique
Barbarie Coast
Haute Mer
Le Choix des armes
Les Guetteurs
La Chaise blanche – Prix Roland Dorgelès

Nouvelles :

L'Homme devant le square – Prix Katherine Mansfield

aux éditions Balland

Récit :

La Petite Afrique

à la Librairie des Champs-Élysées

Les Sœurs du Nord – Prix du Roman d'aventures
La Madone noire
L'Homme aux yeux tristes
La Promenade des Anglaises
Nocturne en mineurs
650 calories pour mourir
Question de bruit ou de mort

Extrait de la publication

MICHEL GRISOLIA

L'AMOUR NOIR

FLAMMARION

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr
© Flammarion, 1990.
ISBN : 9782081302204
Imprimé en France

Extrait de la publication

PROLOGUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Combien de temps faut-il pour faire d'un enfant un adolescent, d'un adolescent un homme? Combien de mois, combien d'années?

Il n'y a pas de règle, rien pour le dire qui ressemble à une proclamation ou à un diplôme.

Antoine Louvier, à vingt ans, ne mit pas même une heure, juste quelques minutes pour cesser d'être l'homme qu'il avait été jusqu'alors et pour en devenir un autre.

S'il avait plu ce 19 mai, comme le jour de l'année dernière où il avait quitté la France, peut-être aurait-il encore mieux accepté tout ce qui, dans sa vie, découlerait de cette journée. Seulement, il faisait si beau sur Paris qu'on n'avait pas le cœur au pressentiment.

Au contraire, c'était une matinée comme on en connaît peu quand on voyage. Une sensation de douceur, de facilité, de vacances. Pas d'affolement ni de cris. On n'attendait pas plus au guichet des passeports qu'à la station de taxis, tous de couleurs différentes alors que pendant un an, partout, il n'en avait vu que des jaunes. De même, cela lui fit un effet étrange, soudain, d'entendre parler français.

– Pas de bagages?

Rien d'autre qu'un long sac en toile de parachute noire. Il ne comptait pas rester plus de huit jours à Paris, sauf si elle en exprimait le désir.

Extrait de la publication

Au chauffeur, il indiqua, avec peut-être une pointe de fierté :

– Avenue Junot.

On n'avait pas quitté depuis deux minutes les abords de l'aéroport qu'il avait droit, dans le rétroviseur, à un coup d'œil presque soupçonneux. Plus tard, Antoine Louvier se demanderait si ce qu'il était, alors, sur le point de devenir, se lisait déjà sur son visage.

– Par le périphérique?

– Le plus rapide...

Autant éviter la ville, une ville qu'il n'aimait pas, parce qu'il n'y avait pas de souvenirs.

Le chauffeur ne devait pas être beaucoup plus âgé que lui. Un brun aux avant-bras couverts de poils, taciturne, de mauvaise humeur sans doute, peut-être malheureux, qui ne ressemblait pas à ceux qu'on rencontre en Amérique. Ceux-là, directs, fins, drôles, ne se croient pas tenus de vous infliger leurs préoccupations, ne fût-ce que par la pesanteur de leur silence. Est-ce parce que la plupart exercent, pendant le week-end ou la nuit, un second métier?

A Baltimore, Antoine avait fait la connaissance d'un de ces jeunes gens et au bout de vingt minutes, s'il avait voulu, il s'associait à lui dans une petite affaire d'imprimerie qui n'éditait que des poèmes ou des tracts contre la pollution.

Bien sûr, Antoine avait décliné l'offre. Sa vie était ailleurs. Sa vie, enfin prête à commencer vraiment. Plus que quelques minutes...

Le chauffeur lui jeta un autre coup d'œil. Quelle opinion se faisait-il de ces traits tannés, durcis par le soleil, qui exprimaient la prière, la tension et une sorte de faim?

Tous ces derniers mois, toutes ces semaines, l'impatience s'était accumulée dans le cœur d'Antoine Louvier, de camion en train, d'autocar en autocar. Les États-Unis, traversés d'ouest en est, au fond, ne laisseraient guère de traces. Trois jours auprès d'elle et tout serait effacé.

Je t'attendais seulement demain... Viens... Viens vite!...

Voilà ce qu'elle allait lui dire, avec l'accent dont il était fou, au point qu'il serait désespéré qu'elle finît par le

Extrait de la publication

perdre. Il ne l'avait pas prévenue que, avec un peu de chance, il attraperait un avion de nuit.

Les contours de la ville se dessinaient dans une brume sale, avec du gris, du jaunâtre et si peu de bleu qu'une idée, une idée absurde lui traversa l'esprit : j'aurais mieux fait de rester dans le ciel... Si on lui avait parlé de prémonition, il aurait éclaté de rire.

Ce que je l'aime, se répétait-il, ce que je l'aime... La première... Et la dernière...

Le pont sur le cimetière de Montmartre, des cars de touristes, un feu rouge. Après, sous les arbres, c'était une autre ville, de province, avec de bons immeubles, un garage, des terrasses de café où on prenait le soleil.

Restait-il plus d'un kilomètre? C'était pour Antoine la partie la plus longue de tout le voyage. Il se passa la main sur le visage. Un sourire : il ne s'était pas rasé dans l'avion mais de toute façon, cela ne se voyait pas.

La voiture freinait et il se penchait :

– Un peu plus haut. Au numéro 23...

Or, le 23 n'était pas visible de l'avenue, car la maison était en retrait. Il fallait, pour l'atteindre, pénétrer dans l'impasse, contourner un rocher tombé d'on ne sait où, traverser une espèce de jardin sauvage. Elle lui avait tout expliqué en détail.

– Cent dix francs, avec la prise en charge.

Il régla.

Souris à la vie et la vie te sourira...

Pourquoi ces mots de sa grand-mère lui revenaient-ils, tout d'un coup, alors qu'il n'y avait aucune raison? Parce qu'il avait le trac et que son corps, ce corps sur lequel il avait toujours pu compter jusqu'ici sans être pour autant celui d'un athlète, loin de là, ce corps lui faisait défaut. Il dut s'appuyer contre le mur d'un immeuble. Des signes, des lettres, des graffitis, indéchiffrables comme une destinée... Cette vision le soulagea.

– Est-ce que ça va, monsieur?

L'épicier du coin, qui choisissait des pêches pour une cliente, à l'extérieur de la boutique, faisait un pas vers Antoine, peut-être parce qu'il ne ressemblait pas à ces jeunes hommes qui rentrent chez eux après le travail.

Extrait de la publication

– Si... Si... Très bien, merci...

Déjà Antoine s'éloignait, pénétrait dans l'impasse. D'ici une minute, peut-être deux, il verrait la maison, cette maison qui était pour lui la seule vérité du monde. Il y avait, sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, jeté l'ancre.

Elle m'attend...

Alors la force revint d'un seul coup dans son sang. Il lança sur son dos le sac de toile noire acheté à Seattle et s'engouffra dans l'impasse, sans courir. Après ce serait la lumière, un visage, une voix.

La maison...

Une maison à un seul étage, un toit de tuiles noires, avec deux bow-windows, quelque chose de moderne qui n'allait pas avec Montmartre. Une de ces maisons américaines qui font rêver dans les magazines. En Californie, dans le Vermont, il en avait vu des dizaines. Elles ne l'avaient pas fait rêver. Non loin des deux marches en bois, dans ce qu'il fallait, faute de mieux, appeler un jardin, une table en fer noire, trois chaises noires elles aussi.

Il sortit la clé de la poche de son blouson en cuir boucané, deux clés plutôt, réunies par un anneau d'où pendait une statue de la Liberté en plastique. Elle lui avait adressé le tout, dans un petit paquet, lorsqu'il séjournait à Seattle, avec un mot :

I LOVE MY HUSBAND

A San Francisco, à Portland, à El Paso, sur les eaux du Pacifique même, combien de fois s'était-il endormi en pressant le porte-clés contre sa joue ? Une joue glabre, maigre, qu'on n'avait pas souvent caressée, dans son enfance ni même après.

Il n'eut pas à utiliser les clés. La porte s'ouvrit d'une pression sur la poignée ronde. Il s'arrêta un instant dans le vestibule. C'était comme il l'avait imaginé tant et tant de fois depuis la lettre où elle lui disait avoir trouvé la maison. Leur maison.

Cela sentait la cannelle, le poivre, le citron vert, peut-être aussi le santal, une sorte d'abandon qui faisait déjà penser à l'après-midi. A gauche de l'entrée, l'escalier. Il lui parut souple et léger. Pas un bruit. Un jour, ils auraient un chien. Sûrement un labrador. C'était comme si l'été

s'était emparé de l'espace de la maison, un été que la météorologie, selon un journal lu dans l'avion, annonçait caniculaire, en avance sur la date officielle.

Un peu comme lui...

Pourquoi ne prenait-il pas le temps de poser un regard sur les murs, les meubles, les recoins, les sources de lumière? Plus tard, lorsque viendrait le temps des questions, il se demanderait si ce manque d'intérêt n'exprimait pas la volonté d'effacer ce lieu de sa mémoire, avant même de l'avoir visité.

Antoine Louvier...

Il souriait, Antoine. Un vague sourire, et son pas ne pesait pas sur les marches.

Les États-Unis, dans un sens puis dans l'autre, vingt ans après que ce fut la mode... Quand cela n'allait pas, il fermait le poing sur les deux clés, la statuette qui, à force, s'en trouvait salie. Il serrait, à se faire mal. Ce qu'il fit, sans même le savoir, alors qu'il posait le pied sur la dernière marche avant l'étage.

Un couloir, tout blanc, avec un double vasistas sur toute la longueur du plafond. La vie à ciel ouvert. Tout au bout, une baie donnait sur des arbres et tandis qu'il faisait deux pas, fixant la baie, il distinguait au-delà des arbres, dans une clarté couleur de tilleul, d'autres baies, larges, immenses, toute une façade en vitres. Le cours de danse et de gymnastique...

Je vais m'y inscrire sûrement...

C'étaient des choses comme celle-là qu'elle lui écrivait, au dos de cartes postales qui représentaient toujours des toiles de peintres modernes.

Pourquoi cette porte plutôt que l'autre?

Selon la description de Jennifer, c'est là qu'était leur chambre. Une chambre sans meubles, avec peut-être juste un grand bahut, de la moquette à s'y enfoncer. Il en avait rêvé, de cette chambre, des jours et des semaines.

Il ouvrit la porte avec une délicatesse rare, exceptionnelle pour un garçon de son âge.

Pas de lumière, seulement le soleil qui filtrait, affamé, entre les lattes d'un store. C'était bien assez pour ce qu'il y avait à voir.

Jennifer était assise, de dos, sur les cuisses d'un homme, lui-même assis au bord du lit et elle l'embrassait. Ils étaient nus.

Étouffant un cri, il referma la porte avec toute la douceur dont il était encore capable, dans cette minute qui venait de décider de toute son existence.

Il courut, se jeta dans la première pièce qui, ainsi qu'il l'espérait, se révéla être la salle de bains. Là, il eut à peine le temps d'atteindre la cuvette. Cassé en deux, il se libéra. Deux spasmes brefs, violents. Quel homme, alors, était plus misérable que lui, dans cette pose d'humilié? S'essuyant les lèvres d'une feuille de papier toilette, il leva les yeux. Le miroir semblait avoir pitié.

Il songea : pourvu que cela aille vite...

Car il savait ce qu'il devait faire. Dévaler les marches jusqu'au vestibule ne lui demanda qu'une minute. Dans le sac en toile, il prit ce qu'il fallait. Ensuite, ce fut à nouveau la montée des marches, le couloir, le bleu du ciel et tout au fond, l'autre clarté, couleur tilleul.

Il tira la porte à lui, sans l'ouvrir tout à fait. Une fois que ses yeux furent habitués à la pénombre, il eut un autre choc, non pas parce que maintenant Jennifer était étendue sur l'homme mais à cause de sa jambe gauche à lui, prise dans un appareil compliqué. Un rayon de soleil léchait le métal et la jambe était coupée au genou.

Cette jambe...

N'aurait-il pas pu détacher cet appareil? En avait-il besoin, dans l'amour, ou bien était-ce elle?

Il aurait bien le temps de se poser ces questions, et d'autres...

Cela alla si vite que Jennifer n'eut pas le temps de vraiment comprendre. Antoine tira. Il tira trois fois, dédaignant l'homme. Le corps de Jennifer roula aussitôt à terre, sans bruit. Ni elle ni l'homme n'avaient crié.

L'escalier, le jardin, l'impasse, tout cela en moins de trois minutes. Avenue Junot, Antoine entra en courant chez l'épicier qui, le reconnaissant, lui adressa un sourire.

– Est-ce que je peux téléphoner?

L'épicier désigna le fond de la boutique. Antoine se faufila entre des piles de cageots. Cela sentait la mangue et la

banane. Il décrocha, composa deux chiffres, attendit un peu, dit d'une voix blanche ce qu'il venait de faire et où on pouvait le trouver. Quand il raccrocha, l'épicier le fixait. Il n'y avait rien, dans ses bons yeux, qui ressemblât à un jugement.

– Vous avez des framboises?

L'homme prit un petit carton sur le comptoir, entre les dattes, les piles électriques et les plaques de chocolat à cuire, le lui tendit.

– Combien je vous dois?

– Rien du tout.

D'un signe de tête, Antoine remercia l'homme et sortit sur l'avenue. De toutes jeunes filles s'en allaient, aériennes, à leurs cours de danse et le soleil versait sur les façades si blanches de grands seaux de lumière.

Quand, enfin, le fourgon arriva, Antoine était un homme adulte, ce qui n'empêchait pas qu'il eût l'air d'un enfant, avec du rouge tout autour des lèvres.

2

On avait dû désigner un avocat d'office car Antoine s'était refusé à se mettre en rapport avec son père, qui aurait eu les moyens d'offrir à son fils le meilleur défenseur, même deux s'il avait voulu.

L'avocat, qu'on aurait pu prendre pour le frère aîné d'Antoine, raconta avec vigueur et simplicité la vie de son client. Enfant de parents séparés, ternes études, première fugue à treize ans. Tente sa chance à l'université. Assiduité moyenne, résultats passables. Un peu de théâtre en amateur, sans conviction : pas le feu sacré. Petits métiers. A quinze ans, autre fugue. L'année suivante, engagement dans la marine, malgré l'interdiction du père. Sur un porte-hélicoptères. Rien à signaler.

Me Allard montra le caractère secret d'Antoine, sa fidélité, sa loyauté. D'anciens camarades vinrent en témoigner. Tous étaient persuadés qu'Antoine n'était pas fait pour l'uniforme et qu'il sortirait du rang. N'était-ce pas ce qu'il avait fait, d'une certaine manière?

Antoine écoutait à peine. Il ne s'intéressait pas à son procès, qui se déroulait à Paris. Cela valait d'ailleurs mieux pour quelqu'un qui, comme lui, redoutait le regard des proches, alors que, pourtant, un regard de femme lui eût fait tant de bien. N'avait-il pas lu quelque part que le regard des autres, c'est d'abord un regard de femme?

Il était déçu. C'était long. Des semaines de détention,

Extrait de la publication

ce qui n'était pas le pire, puis les visites de l'avocat, les examens par deux psychiatres, à présent les audiences. On n'était pas loin de l'hiver et au fond, de tout cela, Antoine retenait les journées en prison. Tout seul dans la cellule, à lire ou à ne pas lire, apaisé, sans remords. Quand on l'en sortait, c'était pour l'obliger à entendre des histoires, des anecdotes. Il n'était plus un homme libre. Il avait une existence, des attaches, un passé, une identité. Alors que, dès l'instant où on l'avait poussé dans le fourgon, avec une brutalité délicieuse, il s'était, de lui-même, porté disparu. De cet instant, il conservait une impression de fraîcheur. Les arbres, le soleil et le goût des framboises, des glycines à presque tous les balcons. La douceur du silence.

Il était encore aspirant sur son porte-hélicoptères quand il avait connu Jennifer, lors d'une permission à Nice. Il avait déjà en sa possession l'arme qui la supprimerait. Ce fut la seule femme qu'il aima, avec toute la force d'un cœur intègre, solitaire et violent. Ils se marièrent au fond d'une petite église de l'arrière-pays, éclairée par des milliers de bougies plantées selon la coutume dans des coquilles d'escargots.

Ce jour-là, sa mère et sa sœur ressemblèrent à des femmes satisfaites. Le père se contenta d'un télégramme. C'était ce qu'on appelle un grand médecin, qui s'était très tôt désintéressé de sa famille, ainsi, d'ailleurs, que de la suivante. Antoine avait à Paris deux demi-frères qui, comme lui, ne voyaient jamais leur père. Au moment des faits, le Dr Louvier vivait avec une Italienne dont il avait une petite fille.

Jennifer, dans tout cela? L'avocat fit d'elle, comme on pouvait s'y attendre, un portrait accablant, qu'Antoine ne lui pardonnerait pas. S'il y avait quelqu'un qui pût adresser des reproches à Jennifer, ce n'était pas un Me Allard, avec ses costumes à la dernière mode, ses cigares, sa chevalière au petit doigt.

Or, Antoine lui-même n'avait à dire de son épouse que des choses aimables et tendres, et on ne les lui demandait pas. Au lieu de quoi, on prononçait à propos de Jennifer des mots de vieille littérature. Infidélité, adultère...

Antoine avait envie de crier que cela ne regardait personne et surtout qu'on laissât Jennifer tranquille.

Extrait de la publication

Il ne la connaissait pas depuis trois heures qu'il ne pensait plus qu'à en faire sa femme. Était-ce parce qu'elle était américaine ou plus simplement parce que, devenue son épouse, elle ne repartirait pas? En fait, c'était lui qui était parti. Un engagement auquel il était impossible de se soustraire.

Jennifer avait atteint le sud de la France après avoir sillonné une partie de l'Europe dans des conditions et avec des gens dont Antoine aima toujours mieux ne rien savoir. Tout ce qu'il accepta d'apprendre, c'est qu'elle était l'avant-dernière de six enfants nés dans une famille aisée, sans plus, et que son père était mort, six mois avant leur rencontre, d'un cancer du larynx.

– Je l'aimais... Tu n'imagines pas comme je l'aimais...

Elle parlait, étendue près de lui dans la pénombre. Elle n'aimait vraiment l'amour que vers midi ou au tout début de l'après-midi, dans ces heures creuses et molles où, affirmait-elle, plus personne ne sait qu'on existe.

– Je l'adorais, même... Il n'avait pourtant rien d'exceptionnel, mon père. Un homme d'affaires, comme des milliers d'autres... Les dernières semaines, la maladie avait déformé sa voix... C'est terrible à dire mais cette voix, je l'aimais mieux que sa voix d'origine...

On met du temps à oublier les voix des morts. Antoine n'était pas près d'oublier la voix de Jennifer, son accent, son rire et ses rares fautes de français, qu'elle avait étudié d'autant plus facilement que sa mère était française, de Nantes. Il l'avait demandée en mariage dans les rues du vieux Villefranche et elle avait dit oui sans la moindre hésitation.

– Et ne crois pas que c'est seulement parce qu'en Amérique on se marie aussi facilement qu'on change de voiture ou de maison...

Comme tout, alors, était facile, si c'était cela, l'amour. A la fois le respect, l'enthousiasme, la confiance et l'abandon. Jusque-là, cette sorte d'idéal, ce n'était pour Antoine qu'une image assez floue, vers laquelle, pourtant, il tendait depuis l'enfance. Un cheminement simple, normal, comme celui des autres garçons de son âge. N'avait-il pas adopté leurs habitudes, connu, comme eux, les filles qu'on

Extrait de la publication

– Une dernière chose...

Il ne baissa pas les yeux pour formuler sa requête.

– Ne reviens pas. S'il te plaît, ne reviens pas me voir.

Elle ne posa pas de question.

Elle ne devait plus revenir.

Ce jour-là, quand il regagna sa cellule, elle était sombre, presque noire parce qu'il y avait une panne d'électricité dans tout le bâtiment B., mais ce fut comme s'il entrait dans la lumière.

Demain, il demanderait des crayons, des feutres et des stylos pour écrire sur les murs.

Pour une fois, il ferait comme les autres.

Paris, été 87, automne 89.

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
le 22 Janvier 1990

Imprimé en France
Dépôt légal : Février 1990
N° d'édition : 12455 – N° d'impression : 13469

Extrait de la publication